

UN APÉRO AVEC... COCO

Chaque semaine, « L'Époque » paie son coup. La dessinatrice, rescapée de l'attentat contre « Charlie Hebdo » de janvier 2015, publie sa première bande dessinée et va prendre la suite de Willem dans le quotidien « Libération »

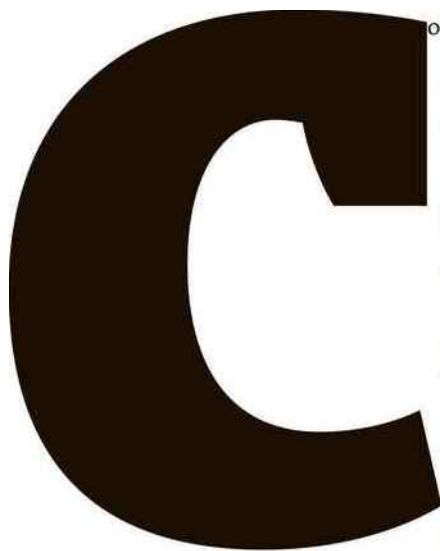


La dessinatrice Corinne Rey, alias Coco, dans les locaux de la maison d'édition Les Arènes à Paris, le 16 mars.

CAMILLE GHARBI
POUR « LE MONDE »

« Cela me fait parfois bizarre
d'être en vie »

Frédéric Potet



PLAYLIST

> DERNIER ALBUM ÉCOUTÉ

« Palais d'argile », Feu! Chatterton

> DERNIER LIVRE LU

« La Solitude du marathonien de la bande dessinée », d'Adrian Tomine (2020, Cornélius)

> DERNIÈRE RECHERCHE SUR GOOGLE

« Camisole de force asile » – à l'instant, pour trouver une idée de dessin sur le sujet »

> DERNIER CONCERT

« Dans le monde d'avant... Gorillaz pour la sortie de l'album "Humanz" »

> DERNIÈRE SÉRIE REGARDÉE

« En thérapie » (Arte)

omme l'ombre furtive d'un doute... Et si le format « apéro » – consistant, rappelons-le, à prendre un verre avec une personnalité dans un contexte décontracté, propice à l'épanchement – n'était pas le plus approprié pour rencontrer Corinne Rey, alias « Coco », 38 ans, dessinatrice de presse à *Charlie Hebdo* (et à *Libération* depuis le 1^{er} avril)? Elle-même s'en excuserait presque ce jour-là : « *On risque de parler beaucoup du "7"* » – le 7 janvier 2015, jour de l'attentat perpétré contre le journal satirique. Convenons, en effet, qu'il y a sujet plus léger pour trinquer. Offerte par Les Arènes, chez qui elle publie *Dessiner encore* (352 pages, 28 euros) une bouteille de touraine blanc est là pour déplomber l'atmosphère, si d'aventure celle-ci devait tourner morose. Au rez-de-chaussée de la maison d'édition, deux agents de protection veillent à la sécurisation du bâtiment.

Dans sa bande dessinée – la toute première de sa carrière –, Coco revient sur la façon dont elle s'est reconstruite après la tragédie de la rue Nicolas-Appert (Paris 11^e), comme l'ont fait avant elle Luz (avec *Catharsis*), Catherine Meurisse (avec *La Légèreté*) et Philippe Lanchon (avec *Le Lambeau*). La dessinatrice y raconte notamment comment la pratique du dessin l'a sauvée d'un sentiment dévastateur et toxique : la culpabilité.

Il est 11 h 20, ce matin de triste mémoire, quand elle quitte la conférence de rédaction de *Charlie* avant sa fin, pour aller chercher sa fille à la halte-garderie. Elle propose alors à Angélique, la responsable des abonnements, d'aller fumer une cigarette dehors ; au même moment, deux hommes encagoulés et armés de fusils d'assaut surgissent dans la cage d'escalier. « *Coco!* », lui crie l'un d'eux, avant de lui ordonner de les conduire à *Charlie Hebdo* : « *On veut Charb!* » Par erreur, Coco les guide jusqu'au premier étage, alors que le journal est situé au deuxième. Elle se ravise. Monte un étage de plus, accompagnée de sa sinistre escorte. Tape le code d'accès de la porte blindée, sous la menace d'une kalachnikov. Il est 11 h 33 quand Chérif et Saïd Kouachi pénètrent dans la salle de rédaction de *Charlie Hebdo*.

Qu'aurions-nous fait, qu'auriez-vous fait à sa place? Résister aux terroristes, partir en courant, se faire canarder sur place? Se poser la question revient à nier la fulgurance et la sidération d'un tel instant. « *La culpabilité est moins obsédante aujourd'hui qu'elle ne le fut au cours des deux ou trois années qui suivirent l'attentat, confie Coco. Mais il ne sera jamais évident pour moi d'accepter ce moment-là, cette véritable effraction de soi, un instant tragique et banal à la fois qui aurait pu arriver à n'importe qui. Vous ne pouvez pas oublier quelque chose comme ça. On n'en sera jamais lavé ni apaisé.* »

Avoir immédiatement continué à travailler afin de sortir le journal, semaine après semaine, aux côtés

des autres « survivants », s'avéra finalement le meilleur remède contre le risque de « gamberge ». Dessiner avec acharnement était alors apparu « comme un réflexe de défense », « une manière de résister à ce qui s'était passé », témoigna-t-elle en septembre 2020 lors du procès de l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Un suivi psychologique participa également à l'éloignement des idées noires. Seulement l'éloignement, pas l'extinction.

Car il en faudrait peu, aujourd'hui encore, pour rechuter. « *Cela me fait parfois bizarre d'être en vie, dit-elle, bizarre de passer du statut de vivant à celui de survivant. Dernièrement, je me suis mise à pleurer comme parce que je voyais mon gamin jouer. Tout vous submerge d'un coup, allez savoir pourquoi.* » A cela, des accès de paranoïa peuvent venir s'ajouter. Un jour, dans le RER, un type la dévisage. Ni une ni deux, Coco décide de sortir à la station suivante et de se cacher derrière un distributeur de snacks. Elle y restera quinze minutes, « pour être sûre que la personne s'en aille », raconte-t-elle. Il est maintenant temps d'attaquer les zakouskis crudités mayonnaise et de remplir les verres, décrète-t-on de concert.

Le destin de Coco est quand même un drôle de truc, dont le tournant n'est autre qu'un stage de fin d'études, effectué en 2008 à *Charlie Hebdo*. L'un de ses profs des Beaux-Arts de Poitiers a repéré son goût pour la caricature et lui a suggéré d'aller frapper à la porte de l'hebdomadaire. « *Coïncée mais fonceuse* », la jeune femme va bientôt montrer ses crobards à Cabu, que sa générosité extrême rendait prodigue en conseils. Cabu, le monstre sacré transgénérationnel : « *Comme Massive Attack, vingt-cinq ans de musique et toujours au top.* » Cabu, « l'un des rares à Charlie à avoir été contents de voir

des filles dans la rédaction ». Cabu, qui enchantait autrefois ses après-midi devant le « Club Dorothée ».

Enfant, Coco a grandi en Haute-Savoie aux côtés d'un frère jumeau et d'un autre frère, de treize mois plus jeune. Les garçons jouant ensemble, elle s'est réfugiée dans le dessin, une « bulle » d'autant plus nécessaire qu'« *il y avait des problèmes d'alcool à la maison* ». Son père, vendeur frontalier de hi-fi et de téléviseurs, sa mère, « au foyer », n'entraveront jamais son projet de devenir dessinatrice, élaboré dès l'école primaire. On lisait Franquin et *Fluide glacial* à la maison. Un oncle faisait des bandes dessinées d'entreprise pour la source Cachat d'Evian. Une correspondance tout en cases et phylactères s'est poursuivie entre eux deux, plusieurs années durant.

A l'époque, déjà, Coco trouvait « nul » ce qu'elle faisait. Rien n'a vraiment changé depuis. La proposition de *Libération* de remplacer Willem, autre géant du dessin de presse, parti à la retraite à la veille de son 80^e anniversaire ? « *Ça fout la trouille de passer après lui. Je pense que je vais avoir l'air d'une grosse naze, au début* », en tremble-t-elle. « *Pour la première fois, le dessinateur de presse d'un grand quotidien national se trouve être "une dessinatrice"* », se félicitera sur Twitter le directeur général de *Libération*, Denis Olivennes, au moment de l'annonce de son arrivée.

« *J'espère qu'on n'est pas venu me chercher parce que j'ai des nichons* », rebondit aujourd'hui l'impétrante, surtout touchée de voir que le journal avait décidé de ne pas arrêter le dessin politique avec la retraite de Willem : « *Ils auraient pu se dire "le dessin de presse, ce n'est que des emmerdes, on fait comme le New York Times, on stoppe tout et puis salut, bonne nuit". Eh bien, non.* »

Pour se « donner du courage », Coco peut compter sur Maurice et Patapon, le chien anarchiste et le chat fasciste créés par Charb, qu'elle a fait tatouer sur son avant-bras gauche, un mois après l'attentat. « *Certains ont pensé que je cherchais à me créer la blessure que je n'ai pas eue ce jour-là, mais ce n'est pas du tout cela, appuie-t-elle. Mon optique était d'avoir un dessin de Charb sous les yeux pendant que je dessine. Ce n'est vraiment pas Charlie de penser symbolique comme cela. Mais j'étais tellement fragilisée, à l'époque, que j'ai récupéré du courage partout où je pouvais en trouver.* »

Charb se ficherait-il d'elle s'il était encore en vie ? « *Oui, carrément.* » Luz ne s'est pas gêné : « *Heureusement que tu ne t'es pas fait tatouer un article économique de Bernard Maris !* »

« ÇA FOUT
LA TROUILLE
DE PASSER
APRÈS WILLEM.
J'ESPÈRE QU'ON
N'EST PAS VENU
ME CHERCHER
PARCE QUE J'AI
DES NICHONS »